

ÉPITRE X.

A MES VERS.

J'AI beau vous arrêter, ma remontrance est vaine;
 Allez, partez, mes Vers, dernier fruit de ma veine.
 C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour :
 La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour ;
 Et déjà chez Barbin ¹, ambitieux libelles,
 Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
 Vains et foibles enfants dans ma vieillesse nés,
 Vous croyez, sur les pas de vos heureux aînés,
 Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux

princes,
 Charmer également la ville et les provinces;
 Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant,
 Devenir quelquefois proverbes en naissant.
 Mais perdez cette erreur dont l'appât vous amorce :
 Le temps n'est plus, mes Vers, où ma muse en sa force,
 Du Parnasse françois formant les nourrissons,

¹ Libraire du palais.

De si riches couleurs habilloit ses leçons;
 Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime,
 Vint devant la raison plaider contre la rime;
 A tout le genre humain sut faire le procès,
 Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.
 Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage
 Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage,
 Et qui, pour s'égayer, souvent, dans ses discours,
 D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
 Sous mes faux ¹ cheveux blonds déjà toute chenue,
 A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
 Onze lustres complets, surchargés de trois ans,
 Cessez de présumer dans vos folles pensées,
 Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées
 Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés.
 Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés;
 Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
 Du public exciter les justes moqueries;
 Et leur auteur, jadis à Regnier préféré,
 A Pinchène, à Linière, à Perrin, comparé.
 Vous aurez beau crier : « O vieillesse ennemie!
 « N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ? »

¹ L'auteur avoit pris la perruque.

² Vers du Cid.

Vous n'entendez par-tout qu'injurieux brocards
Et sur vous et sur lui foudre de toutes parts.

Que vent-il? dira-t-on; quelle fougue indiscreète
Ramène sur les rangs encor ce vain athlète?
Quels pitoyables vers! quel style languissant!
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout-à-coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.
Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux.
Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épiluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles;
Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
Huer la métaphore et la métonymie,
Grands mots que Pradon croit des termes de Comie;
Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté¹;
Que nommer la luxure est une impureté.
En vain contre ce flot d'aversion publique
Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique;
Vous irez à la fin, honteusement exclus,
Trouver au magasin Pyrame et Régulus²,

¹ Terme de la dixième satire.

² Pièces de théâtre de Pradon.

Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
Les méditations de Buzée et d'Hayneuve;
Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés.

Mais quoi! de ces discours bravant la vaine attaque,
Déjà, comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la postérité
Courir, marqués au coin de l'immortalité!
Hé bien! contentez donc l'orgueil qui vous enivre;
Montrez-vous, j'y consens: mais du moins, dans mon
livre,

Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris,
Peut-être enfin soufferts comme enfants de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
Que si mêmes un jour le lecteur gracieux,
Amoré par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes Vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture:
Et sur-tout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
 Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
 Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
 Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
 Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
 Assez foible de corps, assez doux de visage,
 Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
 Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes Vers, alors vous importune
 Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
 Conte-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
 Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
 Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
 Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
 J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
 Et de mon seul génie en marchant secondé,
 Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
 Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse;
 Que, par un coup du sort au grand jour amené,
 Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
 Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
 Élever assez haut mes poétiques ailes;
 Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
 Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits;
 Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse;

Que ma vue à Colbert inspiroit l'allégresse;
 Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affoibli,
 Retiré de la cour, et non mis en oubli,
 Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
 Vient quelquefois chez moi¹ goûter la solitude.

Mais des heureux regards de mon astre étonnant
 Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
 Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
 Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace
 Étant, comme je suis, ami si déclaré,
 Ce docteur toutefois si craint, si révééré,
 Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
 Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie².
 Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
 Courez en lettres d'or de ce pas vous placer :
 Allez, jusqu'où l'aurore en naissant voit l'Hydaspe³,
 Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaspé.
 Sur-tout à mes rivaux sachez bien l'étaler.

Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.

1 A Auteuil.

2 M. Arnauld a fait une dissertation où il me justifie con-
 tre mes censeurs.

3 Fleuve des Indes.

Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
 Barbin impatient chez moi frappe à la porte :
 Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix.
 Adieu, mes Vers, adieu, pour la dernière fois.

 ÉPITRE XI.

A MON JARDINIER.

LABORIEUX valet du plus commode maître
 Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit naître,
 Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
 Qui diriges chez moi l'if et le chevreuil,
 Et sur mes espaliers, industrieux génie,
 Sais si bien exercer l'art de La Quintinie ¹ ;
 Oh ! que de mon esprit triste et mal ordonné,
 Aimé que de ce champ par toi si bien orné,
 Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
 Et des défauts sans nombre arracher les racines !

Mais parle : raisonnons. Quand du matin au soir,
 Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
 Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
 Et rends tout mon jardin à tes lois si docile ;
 Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,

¹ Célèbre directeur des jardins du roi.

Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
 De paroles dans l'air par élans envolées
 Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées?
 Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
 Ainsi que ce cousin ¹ des quatre fils Aimon
 Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
 Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire?
 Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
 Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
 Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
 Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.
 Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
 Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.
 Que penserois-tu donc, si l'on t'alloit apprendre
 Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre
 Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
 S'agite, se démène, et s'use le cerveau,
 Pour te faire à toi-même en rimes insensées
 Un bizarre portrait de ses folles pensées?
 Mon maître, dirois-tu, passe pour un docteur,
 Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur :
 Sous ces arbres pourtant de si vaines sonnettes
 Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,

¹ Maugis.

S'il lui falloit toujours, comme moi, s'exercer,
 Labourer, couper, tondre, applanir, palisser,
 Et, dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
 De ce sable étancher la soif démesurée.
 Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
 Que le plus occupé dans ce jardin c'est toi!
 Oh ! que tu changerois d'avis et de langage,
 Si deux jours seulement, libre du jardinage,
 Tout-à-coup devenu poète et bel esprit,
 Tu t'allois engager à polir un écrit
 Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses;
 Fit, des plus secs chardons, des œillets et des roses;
 Et sût même aux discours de la rusticité
 Donner de l'élégance et de la dignité;
 Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
 Se plaie à d'Aguesseau ¹, sût satisfaire Termes;
 Sût, dis-je, contenter, en paroissant au jour,
 Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour!
 Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
 Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
 Tu dirois, reprenant ta pelle et ton râteau :
 J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau,
 Que d'aller follement, égaré dans les nues,

¹ Alors avocat général, et maintenant procureur général.

Me lasser à chercher des visions cornues,
Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Approche donc, et viens; qu'un paresseux t'apprenne,

Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
Les neuf trompeuses sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées ¹,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,

¹ Les muses.

Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix:
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,
De monstrueux desirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords:
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique, et les gouttes cruelles;
Guaud, Rainissant, Brayer ¹, presque aussi tristes
qu'elles,

Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, et conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active, et vigilante,

¹ Fameux médecins.

Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Je te vais sur cela prouver deux vérités :

L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,

Fait leur félicité plutôt que leur misère :

Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.

C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.

Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,

Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune,

Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.

Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.

Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,

Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent

S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau

On les laisse aujourd'hui si long-temps manquer d'eau.

ÉPITRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A M. L'ABBÉ RENAUDOT.

Docte abbé, tu dis vrai, l'homme, au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaît aux transports frénétiques
Du fougueux moine auteur des troubles germani-
ques,

Des tourments de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur
Qui, de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rend encor plus haïssable :
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,

Et, pour se faire ouvrir, déjà frappe à la porte.

Si le pécheur, poussé de ce saint mouvement,
Reconnoissant son crime, aspire au sacrement,
Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zèle l'enflamme;
Le Saint-Esprit revient habiter dans son ame,
Y convertit enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la sagesse suprême
Pour chasser le démon se sert du démon même.

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas :
En vain, la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire;
Vil esclave toujours sous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour, essentiel à notre pénitence,
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoi que l'ignorance enseigne sur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous dispose et nous aide :
Mais il ne vient jamais, que l'amour ne succède.

Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
Confesseurs insensés, ignorants séducteurs,
Qui, pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite
Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé,
Et que sans aimer Dieu l'on peut en être aimé.

Quoi donc! cher Renaudot, un chrétien effroyable,
Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits,
Par des formalités gagner le paradis!
Et parmi les élus, dans la gloire éternelle,
Pour quelques sacrements reçus sans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
Son ennemi mortel assis à ses côtés!
Peut-on se figurer de si folles chimères!
On voit pourtant, on voit des docteurs même austères
Qui, les semant par-tout, s'en vont pieusement
De toute piété saper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais fidèles;
Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent :
Prêts à la repousser les plus hardis mollissent,
Et, voyant contre Dieu le diable accrédité,

N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
 Mollirons-nous aussi? Non, sans peur, sur ta trace,
 Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
 Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
 Oui, je vous le soutiens, il seroit moins affreux
 De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
 Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
 Qu'en avouant qu'il est, et qu'il sut tout former,
 D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
 Un si bas, si honteux, si faux christianisme
 Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganisme;
 Et chérir les vrais biens, sans en savoir l'auteur,
 Vaut mieux que, sans l'aimer, connoître un créateur.
 Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte,
 Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,
 Je n'entends pas ici ce doux saisissement,
 Ces transports pleins de joie et de ravissement
 Qui font des bienheureux la juste récompense,
 Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
 Dans nous l'amour de Dieu, fécond en saints desirs,
 N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.
 Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même :
 Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime;
 Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
 Qui n'eût jamais pour Dieu que glace et que froideur.

C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique¹,
 Au milieu des péchés tranquille fanatique,
 Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
 Et croit posséder Dieu, dans les bras du démon.

Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre ame
 Allume les ardeurs d'une sincère flamme?
 Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
 Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis?
 Combattez-vous vos sens? domptez-vous vos foiblesses?
 Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses?
 Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi?
 Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
 Qui fait exactement ce que ma loi commande,
 A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
 Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
 Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
 Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame éprouve :
 Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve.
 Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
 Plus par vos actions songez à l'arrêter.
 Mais ne soutenez point cet horrible blasphème,
 Qu'un sacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,

¹ Quiétistes, dont les erreurs ont été condamnées par les papes Innocent XI et Innocent XII.

Quoi que vos faux docteurs osent vous avancer,
 De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.
 Mais s'il faut qu'avant tout, dans une ame chrétienne,
 Diring ces grands docteurs, l'amour de Dieu sur-
 vivienne,
 Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver,
 De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver ?
 Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole ?
 O le bel argument digne de leur école !
 Quoi ! dans l'amour divin en nos cœurs allumé,
 Le vœu du sacrement n'est-il pas renfermé ?
 Un païen converti, qui croit un Dieu suprême,
 Peut-il être chrétien qu'il n'aspire au baptême,
 Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché,
 Qu'il ne veuille à l'église avouer son péché ?
 Du funeste esclavage où le démon nous traîne
 C'est le sacrement seul qui peut rompre la chaîne :
 Aussi l'amour d'abord y court avidement ;
 Mais lui-même il en est l'ame et le fondement.
 Lorsqu'un pécheur, ému d'une humble repentance,
 Par les degrés prescrits court à la pénitence,
 S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer.
 Le seul amour manquant ne peut point s'excuser :
 C'est par lui que dans nous la grace fructifie ;
 C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie ;

Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien,
 Et sans lui, foi, vertus, sacrements, tout n'est rien.
 A ces discours pressants que sauroit-on répondre ?
 Mais approchez ; je veux encor mieux vous confondre,
 Docteurs. Dites-moi donc quand nous sommes absous,
 Le Saint-Esprit est-il, ou n'est-il pas, en nous ?
 S'il est en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même,
 Ne nous échauffer point de son amour suprême ?
 Et s'il n'est pas en nous, Satan toujours vainqueur
 Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?
 Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse ;
 Et n'allez point, pour fuir la raison qui vous presse,
 Donner le nom d'amour au trouble inanimé
 Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé.
 L'aveu leur qui justifie, et que Dieu nous envoie,
 Quoi qu'ici-bas souvent inquiète et sans joie,
 Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
 Dont brûle un bienheureux en l'éternel séjour.
 Dans le fatal instant qui borne notre vie,
 Il faut que de ce feu notre ame soit remplie ;
 Et Dieu, sourd à nos cris s'il ne l'y trouve pas,
 Ne l'y rallume plus après notre trépas.
 Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes ;
 Et ne prétendez plus, par vos confus sophismes,
 Pouvoir encore aux yeux du fidèle éclairé

Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.
 Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle,
 Un jour des vrais enfants doit couronner le zèle,
 Et non les froids remords d'un esclave craintif,
 Où crut voir Abeli¹ quelque amour négatif.

Mais quoi! j'entends déjà plus d'un fier scolastique
 Qui me voyant ici sur ce ton dogmatique
 En vers audacieux traiter ces points sacrés,
 Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés;
 Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières,
 Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
 Non. Mais pour décider quel l'homme, qu'un chrétien
 Est obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
 Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
 Qui nous vint par sa mort donner un second être,
 Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral,
 Avoir extrait Gamache, Isambert et du Val?
 Dieu, dans son livre saint, sans chercher d'autre ou-
 vrage,
 Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
 De vains docteurs encore, ô prodige honteux!
 Oseront nous en faire un problème douteux!

¹ Auteur de la *Moëlle théologique*, qui soutient la fausse
 attrition par les raisons réfutées dans cette épître.

Viendront traiter d'erreur digne de l'anathème
 L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même,
 Et, par un dogme faux dans nos jours enfanté,
 Des devoirs du chrétien rayer la charité!
 Si j'allois consulter chez eux le moins sévère,
 Et lui disois : Un fils doit-il aimer son père?
 Ah! peut-on en douter? diroit-il brusquement.
 Et quand je leur demande en ce même moment :
 L'homme, ouvrage d'un Dieu seul bon et seul aimable,
 Doit-il aimer ce Dieu, son père véritable?
 Leur plus rigide auteur n'ose le décider,
 Et craint, en l'affirmant, de se trop hasarder!
 Je ne m'en puis défendre; il faut que je t'écrive
 La figure bizarre, et pourtant assez vive,
 Que je sus l'autre jour employer dans son lieu,
 Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
 Au sujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
 Un d'entre eux m'insulta sur ce que j'osai dire
 Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
 Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
 Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme.
 O ciel! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
 Et partant réprouvé! Mais, poursuivis-je alors,
 Quand Dieu viendra juger les vivants et les morts,
 Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse,

Sépara des boucs la troupe pécheresse,
 A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
 Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
 Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infame,
 Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
 Malheureux, qui soutins que l'homme dut m'aimer ;
 Et qui, sur ce sujet, trop prompt à déclamer,
 Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma justice,
 Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
 De quelque ardeur pour moi sentit les mouvements,
 Et gardât le premier de mes commandements!
 Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage :
 Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
 Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé,
 Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé :
 Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles
 Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles ¹,
 Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur!
 De l'importun fardeau d'aimer son créateur ;
 Entrez au ciel, venez, comblé de mes louanges,
 Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.
 A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
 Pour moi je répondrois, je crois, sans l'offenser :

¹ Le concile de Trente.

Oh! que pour vous mon cœur moins dur et moins
 farouche,
 Seigneur, n'a-t-il, hélas! parlé comme ma bouche!
 Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
 Mais vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
 Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,
 Des ironiques mots de sa bouche divine
 Vous pourriez, sans rougeur et sans confusion,
 Soutenir l'amertume et la dérision.
 L'audace du docteur, par ce discours frappée,
 Demeura sans réplique à ma prosopopée.
 Il sortit tout-à-coup, et, murmurant tout bas
 Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
 S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce ¹,
 Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

¹ Deux défenseurs de la fausse attrition. Le premier étoit chanoine de Trèves, et l'autre étoit de l'ordre de saint Augustin.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Discours au Roi.	page.	1
SATIRES.		
Satire I.		11
— II. A Molière.		19
— III.		24
— IV. A M. l'abbé Le Vayer.		35
— V. A M. le marquis de Dangeau.		41
— VI.		48
— VII.		54
— VIII. A M. M** (Morel), docteur de Sorbonne.		59
— IX.		74
— X.		89
— XI. A M. de Valincour.		123
— XII.		133
ÉPITRES.		
Épître I. Au Roi.		148

— II. A M. l'abbé Des Roches.	157
— III. A A. Arnauld, docteur de Sorbonne.	160
— IV. Au Roi.	165
— V. A M. de Guilleragues, secrétaire du cabinet.	173
— VI. A M. de Lamoignon, avocat général.	180
— VII. A M. Racine.	188
— VIII. Au Roi.	193
— IX. A M. le marquis de Seignelay, secrétaire d'état.	198
— X. A mes vers.	206
— XI. A mon jardinier.	213
— XII. Sur l'amour de Dieu, à M. l'abbé Renaudot.	219

FIN DE LA TABLE.

